

Elyes Gharbi, animateur de Midi Show sur Mosaïque fm : “Oui, notre réalité a changé”

Fort d'une expérience professionnelle de plus de 30 ans dans les médias, Elyes Gharbi est devenu une référence dans le domaine. Diplômé de l'Institut de Presse et des Sciences de l'Information (IPSI) en politique audiovisuelle, il fit ses preuves d'abord à Canal 21, où il s'est vite fait remarquer. Ses ambitions le conduisirent ensuite à Canal Horizons où il eut le privilège de travailler aux côtés de personnalités renommées, ce qui lui a permis d'enrichir ainsi son bagage professionnel. Cependant, c'est avec l'avènement de Mosaïque, première radio privée, qu'Elyes Gharbi a trouvé sa véritable vocation pour la radio. Son incursion dans ce nouveau média lui a permis de découvrir sa voix radiophonique et d'affirmer son talent d'animateur. L'année 2011, marquée par la révolution, l'a propulsé vers de nouveaux horizons, lui offrant l'opportunité de couvrir des événements historiques en tant que producteur et journaliste dans diverses chaînes de télé dont Nessma, la chaîne nationale et El Hiwar Ettounsi. Aujourd'hui, c'est avec une gratitude envers Mosaïque, où il a fait ses premiers pas dans le monde de la radio, qu'Elyes Gharbi anime avec brio Midi Show, l'émission la plus écoutée en Tunisie. Interview.



ENTRETIEN CONDUIT PAR HAJER BEN HASSEN

Pouvez-vous nous parler de votre parcours dans les médias du début jusqu'à aujourd'hui, et comment êtes-vous arrivé à animer Midi Show ?

En 1994, durant mes études à l'IPSI, spécialité politique audiovisuelle, j'ai débuté dans les médias, où j'ai appris les bases du journalisme. J'ai rapidement intégré Canal 21 où j'ai eu l'opportunité de produire. Ensuite, je suis passé à Canal Horizons en tant que producteur d'émissions, côtoyant des figures majeures de l'audiovisuel tunisien comme Hatem Ben Miled, Samia Cherif et Salwa Smaoui. L'arrivée de Mosaïque, première radio privée sous Ben Ali, a marqué un tournant dans ma carrière, me faisant découvrir ma voix radiophonique. C'est en 2011 qu'il y eut une véritable explosion dans ma carrière. J'accompagnais, sur plusieurs chaînes de télé, les événements de la révolution

en tant que producteur et journaliste. J'ai couvert le processus électoral de 2011 sur le service public puis en 2014 et en 2019 sur El Hiwar Ettounsi. Mosaïque, c'est l'une des maisons qui sont très proches de mon cœur, c'est là où j'ai débuté ma carrière radio et aujourd'hui, j'y suis en tant qu'animateur de Midi Show.

Présentez-nous brièvement le concept de Midi Show...

Midi Show est une émission généraliste qui prend la politique comme principal sujet, mais traite également des politiques publiques et des questions économiques, ainsi que certains aspects sociétaux. La première heure est consacrée à la présence des chroniqueurs qui reviennent sur l'essentiel de l'actualité alors que la deuxième heure est basée sur les invités. Aujourd'hui, avec les changements

intervenues, elle se concentre sur un invité et une rubrique explicative appelée «Hell Eddoussi». Actuellement, le journalisme explicatif connaît un essor considérable. Les gens demandent beaucoup plus d'explications. Ils ont besoin de comprendre des sujets parfois complexes comme les lois, les décisions politiques ou économiques.

La direction de la radio interfère-t-elle dans l'émission ?

L'une des premières leçons en termes de pratiques du journalisme, c'est le deal, plus ou moins favorable à la rédaction et aux journalistes, qui régle la relation. Et c'est dans ce cadre qu'on doit prendre ses décisions. Si ce deal n'est pas juste, il faut réagir, prendre ses cliques et ses claques et s'en aller. C'est pourquoi, d'ailleurs, je l'ai fait plusieurs fois avec plusieurs médias. Mosaïque est probablement l'un des seuls médias qui a su créer des mécanismes qui font que ce

deal est juste. Cela signifie que la direction peut donner son avis, exprimer ses soucis, superviser la production et la « livraison » - comprendre diffusion-, mais sans ingérence. Tout réside dans cet équilibre. C'est rassurant pour le journaliste de savoir qu'il y a une direction consciente, mais c'est aussi important pour lui de savoir que la limite est clairement définie. Ainsi, sur Midi Show, je décide du contenu, des chroniqueurs, des sujets abordés, des invités, tout en tenant compte bien sûr de l'avis de l'administration et du deal conclu.

Quelle est la nature de ce deal ?

Il s'agit de ne pas tomber dans la provocation, le bad buzz, ou d'alimenter les conflits. Cela ne me ressemble pas. Avec Mosaïque, il y a une relation de confiance réciproque. Aujourd'hui, de nombreux médias décident d'inclure des voix contradictoires, des voix pour et d'autres contre. Pour ma part, je suis contre cette pratique. Je pense

qu'un journaliste doit être libre, il doit s'exprimer librement. Il doit être capable d'exprimer ses opinions, qu'elles soient pour ou contre le régime ou le pouvoir en place. Je crois que c'est cette liberté qui fait la différence. Je n'ai pas besoin d'un « *perroquet* » qui répète les mêmes choses, ni de quelqu'un à qui on a demandé de jouer un rôle. Je trouve que c'est réducteur pour notre métier de journaliste.

Pourtant, certains estiment qu'il y a eu un changement de ton dans l'émission ces derniers temps. Confirmez-vous cela ? La vague d'arrestations et de convocations sur fond du décret-loi 54 a-t-elle influencé votre travail ?

La question est importante, c'est une question à mille facettes. Commençons par la décomposer. A première vue : oui, la réalité a changé. Oui, le pays a changé, la réalité du média dans lequel nous travaillons a changé. Nous sommes dans un média dont le patron a été arrêté pendant trois mois, où les gens ont eu à réfléchir sur la chose publique puisqu'on les a accusés directement d'être contre le régime, ce qui n'est absolument pas le cas. Je travaille avec des journalistes consients et des esprits libres qui réfléchissent sur la chose publique. Ce sont des mots qui paraissent bizarres aujourd'hui et pourtant, ce sont des mots essentiels pour la notion de citoyenneté.

Aujourd'hui, je ne pratique pas d'autocensure, mes chroniqueurs ne le font pas non plus, mais nous faisons, tout simplement, attention au respect du deal qui nous lie au média et qui nous engage un peu tous, sinon il ne sera pas possible de « *travailler* ». Rien que par le décret-loi portant sur les affaires de complot contre l'État, on pourrait nous bloquer en termes de diffusion. Le pays a changé et nous nous sommes adaptés, car sans adaptation, nous risquons de disparaître.

J'estime que venir chaque jour accomplir son travail, rester dans la liberté, la pertinence, la curiosité, parler de la chose publique, des politiques publiques et parler de politique, est plus que jamais important pour ne pas dire que c'est un acte de résistance.

Pr Sadok Hammami, enseignant à l'IP-SI, dit que les médias sont en train de se détruire de jour en jour, en collapse. Moi, j'y crois, le métier est en train de s'effondrer, d'où la nécessité d'être solidaires. Nous ne sommes pas simplement

des producteurs de contenu, nous sommes des producteurs de contenu journalistique, ce qui implique des normes éthiques, des règles et une responsabilité. J'estime aujourd'hui que Midi Show est une émission responsable, libre. Du moins, encore libre.

Mais comment expliquez-vous le fait que Zied Krichen et Haythem El Mekki, n'apparaissent désormais plus qu'une fois par semaine ?

Ce qui est bien, c'est qu'ils ont exprimé directement leur choix à l'antenne. Personne ne peut dicter à Zied ou à Haythem ce qu'ils doivent dire. Je pense qu'il y a un grand sens de responsabilité de leur part. Ils ont eu l'impression d'avoir une présence trop lourde et ont choisi de l'alléger en



« Parler de politique est aujourd'hui un acte de résistance »

offrant la possibilité à d'autres personnes d'être présentes. Moi, je respecte ce choix qui est intervenu après la libération de Nouredine Boutar. Est-ce qu'il s'agit d'un choix concerté ? Je ne le sais pas. Haythem dit qu'il ne peut plus écrire au quotidien dans un contexte où presque tout est interdit en termes de traitement de l'humour. Comme si les gens n'avaient plus envie que certaines choses soient traitées dans la dérision. Zied, quant à lui, a des responsabilités. Il est rédacteur en chef d'un journal quotidien. Écrire tous les jours sur la chose publique, c'est quelque chose qui est très prenante, c'est une responsabilité et il ne suffit pas de venir et de parler devant un micro, il y a de la préparation. Aujourd'hui, il y a un tournant concernant Midi Show qu'on a su prendre. Il y a beaucoup de voix qui ramènent beaucoup de diversité. Maher Hanin, Faouzi Ben Abderrahmen, Mohamed Salah Laabidi, Hassen Ayadi et puis Haythem et Zied sont toujours là. Le rendez-vous est peut-être différent mais c'est comme ça, les expériences audiovisuelles dans le monde, connaissent toujours des changements.

Avec ces changements, y a-t-il aujourd'hui des personnalités qui refusent de paraître dans Midi Show ?

En tant que producteur, je ressens une désertification de la chose publique. Nous avons des personnalités publiques qui, à tort ou à raison, ont des procès, d'autres sont à l'étranger. Il y a un désarroi et un désengagement, une fatigue générale, un discours politique accusateur. Nous avons désormais des difficultés pour trouver quotidiennement des interlocuteurs intéressants pour nos auditeurs. Parfois, on a l'impression d'être inutiles malgré une moyenne de 600 à 800 mille



« L'arrestation de Nouredine Boutar a été vécue comme un traumatisme »

auditeurs par jour. Nous sommes visionnés sur Youtube, Tiktok et sur les différents réseaux sociaux, ce qui fait que c'est une énorme responsabilité mais nous ressentons quand même une lourdeur ambiante qui vient de l'ambiance générale dans le pays.

Quels sont les moments les plus difficiles que vous avez vécus à Midi Show ?

Midi Show est une émission qui vit au rythme de l'actualité. Les moments les plus difficiles que j'ai vécus ont été des périodes de crises nationales. Par exemple, la mort de Béji Caïd Essebsi a été un moment particulièrement difficile. De même, le 25 juillet. Accompagner les Tunisiens dans les heures qui ont suivi l'activation de l'article 80 en essayant d'expliquer, de comprendre et de donner la parole à différents intervenants, n'était pas simple.

En plus de ces moments, il y a eu les attentats terroristes. Annoncer ces événements à l'antenne avec les mots justes, fournir les informations précises, trouver le bon ton, c'est une tâche délicate.

Et qu'en est-il de l'arrestation de Boutar ? Comment l'avez-vous vécue ?

L'arrestation de Nouredine Boutar a été vécue comme un traumatisme pour nous tous. Il était plus qu'un patron. C'était un collègue, un ami. À Mosaïque, il y a des générations d'employés. Des anciens et ceux arrivés après, mais une solidarité unit tout le monde. Un comité a été rapidement mis en place, avec une représentation de tous les services. Nous avons décidé que l'antenne ne soit en aucun cas touchée. C'est une décision qui ressemble beaucoup à Mosaïque et j'ai beaucoup de respect pour ce type de décisions car nous avons tous vu ce que d'autres chaînes font lorsque leurs dirigeants sont confrontés à des questions judiciaires.

Nous avons également organisé des comités de soutien avec le Syndicat des journalistes et avec la famille de Nouredine Boutar. Malgré ces évé-

nements, le travail s'est poursuivi. Le travail ne s'arrête pas parce qu'une personne est en prison. L'antenne est un ogre qui bouffe du contenu. Heureusement, à Mosaïque, nous avons réussi à gérer la situation avec sérénité et tact.

La liberté d'expression est désormais menacée. Selon vous, comment peut-on remédier à la situation ?

Je pense tout d'abord qu'il faut accompagner la jeune génération de journalistes. Il faut des entreprises de presse où l'idée première est centrée sur le métier de journaliste et non sur le gain. Il faut que des projets se mettent en place, que les journalistes continuent à faire leur travail pour montrer combien ce métier est capable d'être constructif pour les sociétés et pour les processus de changement. Sinon, on court à la catastrophe. Un pays où il n'y a pas de presse responsable, où il n'y a pas de service public fort et une information vérifiée et crédible, c'est un pays qui est sous la coupe de la propagande, c'est un pays où la société est complètement disloquée et dans lequel on pourrait se retrouver avec des dangers absolument incroyables. Nous avons vu cela dans d'autres pays où des radios complètement irresponsables ont conduit à des génocides. L'information est aussi une arme et aujourd'hui, nous sommes face à des menaces énormes en Tunisie, des menaces de pauvreté, des menaces de lutte des classes, de haine, etc. Il faut continuer à fournir de l'information vérifiée aux gens, parler des politiques publiques, de la santé, de l'éducation, etc. Sinon, on va se retrouver avec de fausses informations qui conduiront à de fausses décisions.

Mais face à la situation catastrophique des médias, l'équation est-elle facile ?

Evidemment, la réalité est poignante, des journalistes mal payés et des entreprises médiatiques qui font face à des menaces de fermeture. Mais il faut, à mon sens, continuer à faire le travail. Il n'y a pas d'autres moyens. Il faut continuer à renforcer toutes les instances capables de défendre le métier. Il ne faut pas baisser les bras, il ne faut pas que l'alternative soit la propagande, la censure. Aujourd'hui, rebelote, on va faire ce qu'on a fait à un certain moment.

Y a-t-il des projets pour étendre Midi Show à la télévision ou à d'autres plateformes ?

Je pense que l'une des recettes de Mosaïque, c'est qu'elle a su préserver le charme de la radio. La radio reste la radio, même si l'on y ajoute d'autres



“ Nous avons désormais des difficultés pour trouver quotidiennement des interlocuteurs intéressants pour nos auditeurs. Parfois, on a l'impression d'être inutiles malgré une moyenne de 600 à 800 mille auditeurs par jour. ”

techniques nécessaires telles que le podcast ou le live streaming. Mon projet est de préserver ce que nous avons déjà et de continuer à faire de cette émission la première émission politique du pays.

Contrairement à vos confrères, vous n'êtes pas très présent sur les réseaux sociaux. Est-ce un choix ?

Je suis extrêmement présent sur le plan technologique et en termes de réseau. J'utilise les réseaux sociaux à 100% de leur capacité, mais pas pour diffuser du contenu, car ce n'est pas l'objet

de mon métier. Je saurais m'adapter si j'en avais envie mais pour l'instant, ce n'est pas le cas. Je reste concentré sur mon média, qui mérite toute mon attention. Je n'ai pas envie de m'éparpiller. Cependant, je considère que toutes les expériences sont bonnes à prendre. Ce que font d'autres collègues, pour lesquels j'ai du respect, pourrait être intéressant.

Parmi les invités que vous avez accueillis dans Midi Show, quels sont ceux qui vous ont le plus marqué ?

Béji Caïd Essebsi, par exemple, a laissé une forte impression. Son retour après 40 ans d'absence pour occuper la plus haute fonction de l'État était impressionnant. En revanche, aucun des chefs de gouvernement que j'ai interviewés ne m'a vraiment marqué, je les ai plutôt trouvés un peu faiblards. Je suis généralement difficilement impressionnable (sourire). Cependant, l'arrivée du Trio Joubran m'a marqué, ainsi que d'autres personnalités qui ne sont pas directement dans mon champ d'action.

Le martyr Chokri Belaïd et Mustapha Ben Jaâfer ont également retenu mon attention, tout comme la défunte Maya Jribi, qui dégageait une aura particulière en tant que femme politique. Hamma

Hammami, avec son charisme et son parcours politique de gauche, m'a également marqué. Ce sont des personnalités pour lesquelles j'ai une certaine sympathie et qui ont laissé une trace dans mon esprit.

En dehors de l'émission, comment percevez-vous l'attitude des citoyens à votre égard ?

Le journalisme est un beau métier qui m'a beaucoup donné. Je lui ai donné toute mon énergie, toute ma jeunesse, je lui ai dédié tout mon sérieux et en retour, il m'a donné du respect. Pour moi, il me suffit d'avoir un sourire dans la rue. Je n'ai jamais été intimidé mais moi aussi, je ne prends pas de risques. Peut-être l'un de mes rêves est de faire du journalisme de terrain, de faire autrement mon métier, de faire de l'investigation, mais pour cela, il faut des médias, malheureusement...

Mais il y a des exceptions, des plateformes d'investigation... Qu'est-ce qui vous empêche réellement de le faire ?

Oui, il y a des exceptions, comme Al Qatiba... En réalité rien, absolument rien, ne m'empêche de le faire. Mais j'avoue que Midi Show offre un certain confort. Cependant, pratiquer ce type de journalisme est l'un de mes rêves. Voir ce que font mes collègues à Gaza, c'est le vrai métier, c'est efficace. Nous avons tous des rêves, et il est bon de continuer à rêver. Le chemin n'est pas terminé, mais tout cela en vaut la peine.

Le mot de la fin ? Quelle leçon tirez-vous de votre expérience ?

Les leçons ne concernent pas seulement le métier. En tant que journaliste, vous emportez tout cela chez vous dans votre tête. Vous êtes habité par la chose publique, par l'information, par ce qui se passe. Vous n'êtes jamais à l'abri et vous ne pouvez pas vous mettre à l'abri. Un journaliste ne peut pas se permettre cela. La leçon essentielle, c'est d'être sérieux, mais de ne pas se prendre au sérieux. C'est de bien faire son métier sans se prendre pour une star. Les grandes leçons, ce sont l'humilité, l'abnégation, le sérieux, le travail, le travail et encore le travail. Nos métiers sont visibles mais il y a d'autres métiers qui sont moins visibles mais qui sont plus efficaces. Un journaliste est-il vraiment efficace ? Il doit se poser cette question tous les jours pour essayer de l'être. La notion principale est donc le travail, tout simplement. ■